

en une nuit paisible et sûre, la nuit d'anarchie, de guerre civile, d'incendie, de pillage et de mort que l'écroulement de tous les pouvoirs promettait aux citoyens. Soixante-deux proclamations, délibérations, ordres ou décrets rendus en quelques heures et exécutés par le zèle et le courage des citoyens qui s'étaient faits ses auxiliaires, avaient produit et constaté avant minuit ces résultats.

XXIV.

La lassitude du peuple debout depuis vingt-quatre heures, le sang-froid du gouvernement et le dernier effort de Lamartine, avaient fini par débayer l'Hôtel de Ville et la Grève des tumultes dont elle était assiégée depuis le matin. Les hommes qui voulaient la tyrannie d'un gouvernement de la victoire et de la commune de Paris, vaincus par le bon sens du peuple et par les acclamations qui avaient suivi Lamartine, avaient renoncé, pour cette nuit, à leurs desseins. L'enthousiasme avait tout entraîné, jusqu'aux pensées de résistance. Ils y avaient eux-mêmes participé. ils s'étaient retirés en mêlant leurs applaudissements à leurs murmures. Le rêve d'un gouvernement tumultueux et violent comme l'élément d'où il sortirait, leur avait échappé comme une proie au moment où ils croyaient le saisir. Ils allaient conspirer pendant cette nuit pour l'arracher

à force ouverte le lendemain. Ni Lamartine, ni les membres du gouvernement restés en petit nombre avec lui à l'Hôtel de Ville ne soupçonnaient ce retour si prochain et si menaçant des périls qu'ils venaient de conjurer.

XXV.

Accablés de fatigue, épuisés de voix, sans autre couche pour reposer leurs corps que le parquet de la salle du conseil, sans autre aliment pour réparer leurs forces qu'un morceau de pain rompu entre eux sur la table du travail; sans autre boisson que quelques gouttes de vin resté du déjeuner d'un huissier du préfet de Paris, et bues dans un tronc de faïence cassée ramassé dans les débris du palais, ils commençaient enfin à respirer, en contemplant ce qu'ils avaient déjà fait, en oubliant ce qui leur restait à faire.

Les membres du gouvernement s'étaient retirés successivement un à un. Les collaborateurs qui les secondaient de tout leur courage et de tout leur zèle, Buchez, Pagnerre, Barthélemy Saint-Hilaire, Recurt, Flottard, Payer, Bastide, Flocon, et cinquante ou soixante autres citoyens intrépides étaient debout et pourvoient d'inspiration à toutes les nécessités secondaires renaissantes avec toutes les minutes. Mais les grandes choses étaient momenta-

nément accomplies. d'autres couvaient dans les ombres de la nuit. Marie et Lamartine s'entendirent pour se partager les dernières veilles de cette nuit et pour aller tour à tour rassurer un moment leurs familles avant de revenir prendre le poste où le lendemain leur préparait de nouveaux assauts.

Lamartine sortit ainsi à minuit de l'Hôtel de Ville sans être reconnu. Il était accompagné de *Payer*, d'*Ernest Grégoire*, du docteur *Faivre*, intrépides compagnons des dangers du jour, qu'il ne connaissait pas quelques heures avant. Il les avait vus au feu de la révolution. cela suffisait pour attacher ces citoyens les uns aux autres. des heures pareilles révèlent les hommes plus que des années de vulgaires fréquentations.

La nuit était orageuse et sombre. Le vent pluvieux chassait les nuées basses dans le ciel, les fumées rampantes des lampions allumés sur la crête des barricades, et faisait gémir sur les toits les girouettes et les bouches de fer des cheminées. A l'entrée de toutes les rues, des factionnaires volontaires du peuple, veillaient, le fusil chargé à la main, sans autre consigne que leur zèle spontané à défendre la sécurité de leur quartier. On eût dit qu'ils surveillaient leur propre honneur, de peur que le crime ne déshonorât leur victoire.

De distance en distance, on trouvait de grands feux allumés, autour desquels bivouaquaient sur un

peu de paille des groupes de combattants, endormis. leurs sentinelles obéissaient comme des soldats disciplinés à des chefs qu'ils avaient choisis d'instinct, ou reconnus à l'évidence d'une supériorité morale. Aucun désordre, aucun tumulte, aucune vocifération menaçante, aucune injure, n'attristaient ces attroupements. Ils demandaient avec politesse des renseignements aux citoyens qui les traversaient. Ils s'informaient des nouvelles de l'heure, des résolutions et des décrets du gouvernement. Ils applaudissaient au nom de république. ils juraient de la défendre et de l'honorer par la magnanimité et par le pardon. Ils ne témoignaient ni ressentiments, ni colère, ni soif de vengeance. Leur émotion n'était que l'enthousiasme et l'espérance du bien. La terre devait se confier, le ciel devait sourire aux sentiments de ce peuple pendant une telle nuit.

De temps en temps seulement, et de distance en distance, on entendait de rares détonations et des balles sifflaient de loin en loin dans l'air. C'étaient des postes de combattants qui tiraient au hasard pour avertir les troupes dont on ignorait les dispositions que l'armée du peuple était debout et qu'une surprise était impossible. Lamartine et ses amis haranguèrent partout les postes, les rassurèrent, et en furent accueillis aux cris de : Vive le gouvernement provisoire. Seulement à mesure que l'on s'éloignait de l'Hôtel de Ville, les postes devenaient

plus rares. Ça et là quelques combattants des trois jours erraient par groupes sans chefs, dans les rues et sur les quais, ivres de feu et de vin. ils poussaient des cris de victoire, ils frappaient les portes de la crosse de leurs fusils ou de la poignée de leurs sabres. ils faisaient des feux de file en signes de joie plutôt qu'en signes de mort. A l'extrémité des ponts des Tuileries, à l'entrée de la rue du Bac et dans les rues adjacentes du faubourg Saint-Germain, ces feux de peloton se prolongèrent toute la nuit. Lamartine ne parvint qu'à travers ce feu de tirailleurs à la porte de sa maison.

Après avoir changé ses vêtements mis en lambeaux par les tumultes de la journée, et pris deux ou trois heures de sommeil, il repartit à pied à quatre heures du matin pour l'Hôtel de Ville.

Les heures tardives de la nuit avaient assoupi plus complètement la ville. Les feux s'éteignaient sur les barricades. les factionnaires du peuple dormaient le coude appuyé sur la bouche du canon de leurs fusils. On entendait une certaine rumeur sourde sortant des rues profondes et noires qui entourent la place de Grève des groupes de quatre ou cinq hommes armés traversaient ça et là le quai, les rues, les places, d'un pas précipité. ils s'entretenaient à voix basse en marchant, comme des conjurés. ces hommes étaient en général autrement

vêtus que le reste du peuple. des redingotes de couleur sombre, des casquettes de drap noir à passepoil rouge, des pantalons et des bottes d'une certaine élégance, des barbes touffues sur le menton et sur les lèvres, soigneusement coupées et peignées, des mains délicates et blanches plus faites pour tenir la plume que l'outil, des regards intelligents mais soupçonneux et ardents comme le complot, attestaient que ces hommes n'appartenaient pas par leurs travaux du moins, aux classes prolétaires, mais qu'ils en étaient les meneurs, les agitateurs et les chefs. Lamartine eut apercevoir à la lueur des feux de bivouac, qu'ils portaient des rubans rouges à leur boutonnière et des cocardes rouges à leur chapeau. il crut que c'était un simple signe de ralliement arboré pour se reconnaître entre eux pendant les jours de combat qui venaient de s'écouler. il entra sans soupçon à l'Hôtel de Ville et releva son collègue Marie qui alla à son tour voir et rassurer les siens.

Le calme, le silence et le sommeil régnaient à cette heure dans toutes les parties de ce vaste édifice si tumultueux quelques heures avant. Ce silence n'était interrompu que par les gémissements et les râles à haute voix de l'agonie des blessés et des mourants qui jonchaient la salle du trône. Lamartine reprit son poste dans l'enceinte un peu élargie à moitié évacuée et mieux protégée du gouverne-

ment provisoire. il y attendit en rédigeant des ordres et en préparant des décrets, la renaissance du jour et le retour de quelques-uns de ses collègues.

LIVRE SEPTIÈME.

I.

Pendant cette détente des choses et des esprits que les heures avancées de la nuit et surtout le crépuscule du matin amenèrent toujours dans les convulsions même des batailles ou des révolutions, un seul parti avait veillé pour ressaisir avec toutes ses forces dans la journée suivante la victoire et la direction que le gouvernement provisoire lui avait enlevées, comme on l'a vu, la veille. Pour bien comprendre ce récit, il faut décomposer avec précision et avec justice les trois partis qui avaient fait la révolution, et qui la révolution une fois accomplie par la fuite du roi, s'étaient entendus pour proclamer ou pour adopter la république.

Ces trois partis étaient le parti libéral et national d'abord. composé de tous les amis de la liberté et du progrès des institutions pris dans toutes les classes de la population sans acception de condition sociale ou de fortune.

Le parti socialiste ensuite composé des partisans